

XYZ. La revue de la nouvelle

Les cris

Martine Delvaux



Numéro 110, été 2012

Cri : du coeur, de la conscience, de la chair

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66670ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delvaux, M. (2012). Les cris. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (110), 37–45.

Les cris

Martine Delvaux

ON DIT : Crier comme une fille. Je me suis demandé ce que ça voulait dire. Pour y voir clair, j'ai fait un inventaire.

J'ai entendu le cri de mon enfant quand on l'a tirée de mon ventre. Il y a eu un petit délai, une fraction de temps. Le cri n'est pas venu en même temps que la naissance, il est venu après.

La douleur des contractions m'a fait gémir, mais le cri est venu avec la peur, quand j'ai cru qu'elle allait mourir.

Je connais les cris d'un enfant blessé, assis le menton ensanglanté sur la table en acier galvanisé, terrifié devant l'outillage des médecins et leur façon d'opérer.

J'ai entendu les glapissements de douleur d'un chien, et les piailllements hystériques de l'oiseau qui protège son nid. J'ai aussi entendu le silence qui parfois, chez les animaux, fait office de cri.

Je ne sais pas si j'ai crié quand, quelques jours après ma naissance, ma mère a disparu de ma vie. Je ne sais pas non plus si j'ai crié le jour où elle est revenue.

Je n'oublierai jamais le cri de ma mère quand ma grand-mère a expiré dans la chambre d'hôpital, que son corps s'est soulevé du lit dans un ultime effort pour l'emporter contre la mort.

Je n'ai jamais aimé le tableau de Munch, et encore moins sa version *punching bag* en plastique gonflé.

Je n'ai pas suivi de thérapie du cri, je ne suis pas partie en week-end au milieu d'une forêt avec un groupe d'hurluberlus à qui on demandait de se tenir par la main en fermant les

yeux et de crier le plus fort possible vers le ciel pour expulser les mauvais esprits.

Je n'ai jamais vu *Carrie* ou *The Exorcist*. Je ne supporte pas les hurlements qui percent l'écran des films d'horreur, et encore moins ceux d'une adolescente qui reçoit sur sa tête une chaudière remplie de sang.

Je n'ai jamais vu les films *Scream*, 1, 2, 3 ou 4. Je crains autant l'original que la parodie.

J'ai voulu faire éclater ma voix dans l'oreille d'une universitaire maigre et glaciale, dont les riches étoffes et le clic-clac des talons hauts ne parvenaient pas à étouffer le murmure imperturbable de sa cruauté.

J'ai une fois gueulé contre un policier qui rudoyait mes camarades et craint qu'il ne me mette les menottes pour manque de respect envers l'autorité.

Je m'arrête net quand j'entends des cris monter de la rue. Mon corps se tend quand des hommes et des femmes se mélangent, et que c'est la voix de l'homme qu'on entend.

Je me dis que si les tympanes des hommes n'étaient pas bétonnées contre les cris, les filles seraient moins souvent violées, un puissant politique n'aurait pas le champ libre pour enfoncer sans scrupules son sexe dans la bouche d'une femme de chambre, et la torture n'existerait pas parce que la douleur crèverait les oreilles des bourreaux et leur cœur.

J'ai voulu hurler pour me faire entendre dans les couloirs d'un hôpital quand être patiente était devenu insupportable.

J'ai levé la voix une fois, au téléphone, sur la secrétaire d'un bureau médical. C'était pour une question d'horaire. Elle

38 a menacé de me couper la ligne au nez.

J'ai gueulé contre un automobiliste qui avait failli me frapper quand je traversais la rue parce qu'il n'avait pas respecté le feu rouge. Il a arrêté sa voiture en plein carrefour, descendu sa vitre, brandi son poing contre moi. Quand je me suis souvenue de ma petite taille, j'ai interrompu l'élan spontané que j'avais eu d'aller vers lui pour lui dire ma façon de penser.

J'ai clamé des slogans dans la rue, avec d'autres, tout le monde à l'unisson, pour faire valoir des droits qu'on menaçait de nous retirer. Parfois on a perdu, d'autres fois on a gagné.

En promenade à la montagne, je me suis amusée à chanter fort comme Julie Andrews, pour voir si Dieu existe et mesurer l'immensité. Mais ce n'était pas *La mélodie du bonheur*. Je ne croyais pas en Dieu, et je n'ai pas défroqué pour devenir la gentille belle-mère de sept enfants désœuvrés.

Me donnent envie de crier toutes ces femmes fières de leur savoir sur la maternité et qui considèrent que c'est leur devoir de le partager. M'insupportent leur façon de tirer des conclusions générales d'une expérience singulière et l'abstraction qu'elles font de la personne à qui elles parlent. Au fond, elles s'adressent à elles-mêmes. Mais comme la maternité est une expérience limite, elles ont besoin d'un auditoire.

J'ai manifesté une rage froide contre une Tchèque complètement folle qui hurlait en pleine rue « Vous m'écœurez ! » en parlant des Nord-Américains et de leur façon d'élever les enfants. L'insulte, bien entendu, m'était adressée. C'était l'heure du midi, le centre-ville était bondé, j'ai préféré m'éclipser à toute vitesse plutôt que de lui renvoyer la même couleur. La laisser en plan était la meilleure façon de le lui faire payer.

Une fois, j'ai crié haut et fort un nouvel amour sur les toits. J'ai fini par regretter qu'il ne soit pas à la hauteur de ce que j'avais annoncé.

J'ai côtoyé des individus qui avaient l'habitude de crier au lieu de parler, parce que enterrer l'autre restait pour eux la stratégie gagnante, ce qu'ils avaient trouvé de mieux pour se faire écouter.

J'ai entendu le cri sourd de ma voisine qui venait d'apprendre que son amant la trompait depuis un an.

Le plus souvent, je pleure au lieu de crier. Il m'est aussi arrivé de perdre connaissance.

J'ai crié de plaisir en faisant l'amour. Il m'est aussi arrivé de sangloter.

Souvent, je fais avec le chien comme il fait avec moi : quand il se met à aboyer pour me dire de jouer avec lui, je jappe, moi aussi.

Les retards me mettent en rage, surtout ceux des garçons qui le sont systématiquement sur les bonheurs partagés. Ce sont eux qui envoient un SMS dès leur retour à la maison, des mots qui disent « On a passé une belle soirée !!! », avec moult points d'exclamation. Je vois là le signe du délai qui leur était nécessaire pour profiter du moment présent devenu dès lors passé. C'est l'aveu d'une absence vécue plus tôt et que je n'avais pas remarquée, du type « J'étais là et je peux le dire maintenant que je suis parti ». Alors, je me sens bernée.

Je me dis que les humains sont sensibles aux phénomènes naturels qui ressemblent à des cris, volcans, tremblements de terre, tsunamis, toutes ces fins du monde où la nature est à l'image de notre colère.

Je suis toujours étonnée de ne pas entendre plus de gens crier dans la vie de tous les jours, dans les commerces, les restaurants, les services publics. Je me dis qu'on est devenu des animaux parfaitement dressés.

Dans la salle d'attente d'une clinique, une affiche : *Les gestes et propos inappropriés ne sont pas acceptés*. Traduction : Il est interdit de crier.

J'ai vu *À l'origine d'un cri* au cinéma Beaubien. Dehors, il faisait froid. À l'intérieur, on nous faisait trembler.

Je n'ai jamais braillé durant un show pop ou rock, ni dans les gradins d'un stade ou d'un aréna. J'ai quelques fois hurlé « Bravo ! » à la fin d'une pièce de théâtre, vainquant ainsi ma timidité.

Je n'ai jamais assisté à un encan, un *stampede*, une corrida, un match de football, une partie de hockey, ou un spectacle de danseuses nues.

Je n'ai jamais fait partie d'une formation militaire, d'un corps policier, ou d'une équipe de meneuses de claques.

Je n'ai jamais été *trader* à Wall Street, animatrice de foule sur un plateau de télévision, monitrice d'une colonie de vacances, ou professeure d'aérobic.

Je n'ai jamais fait de parachute, de deltaplane ou de saut de *bungee*.

Je déteste les manèges des parcs d'attractions, toutes les formes de *looping*, et les maisons hantées.

Je n'ai jamais assisté à une représentation du *Rocky Horror Picture Show*.

Je ne me suis jamais amusée à faire des bulles en criant sous l'eau.

J'ai entendu mon père lever le ton, mais je ne l'ai jamais entendu crier.

J'ai poussé des cris stridents en sentant les vagues polaires de l'Atlantique envelopper mes pieds sur la plage de Carcans, près de Bordeaux.

J'ai déjà poussé un petit cri quand l'avion dans lequel je me trouvais a sauté dans le ciel à cause d'une grosse bulle d'air.

Je ne me souviens pas avoir été témoin d'un accident, d'un crime, d'une scène terrible, et d'avoir crié devant un tel événement.

J'ai déjà crié contre un sans-abri qui venait de me frapper sous prétexte que je me trouvais debout au coin de la rue, en travers de sa trajectoire. Me donner un coup sur l'épaule, assez fort pour me faire tomber, lui avait semblé une meilleure idée que de me contourner. Il a reçu mon cri comme une invitation à poursuivre l'altercation. Je me suis sauvée.

Le soir de mes 25 ans, je n'ai pas un brin sursauté quand la porte s'est ouverte devant moi et qu'on a crié : « Surprise ! » En approchant du lieu choisi, j'avais compris que c'était ce qui m'attendait. J'ai passé la soirée à observer le troupeau de mes amis, et à faire le décompte de qui avait couché avec qui.

Proverbe français : *Qui ne peut entendre crier, Il ne doit pas se marier.*

Le conflit amoureux m'a déjà fait crier. Il m'a ensuite laissée ébahie (et un peu fière) d'avoir réussi à crier moi aussi.

Je ne sais pas si j'ai déjà hurlé à la lune, mais peut-être bien que oui et que j'ai oublié.

Il me semble avoir très vite compris que, dans la vie, crier, ça ne se fait pas en criant lapin ou ciseau.

J'ai écrit, marché, couru, bu, mangé, regardé la télé, dansé sans retenue. J'ai fait tout ça au lieu de crier.

M'enchante le cri régulier, strident et persistant, des corneilles cachées dans les arbres.

Je sursaute au son d'un moteur de voiture qui hurle dans la rue.

Je me demande souvent si, devant un réel danger, j'arriverais à crier, ou si, comme dans les pires cauchemars, je resterais sans voix.

J'ai souvent eu l'impression de crier dans le désert.

Il m'est arrivé de crier grâce devant l'acharnement du destin, et de crier miracle devant la fin d'une mauvaise passe.

Je n'ai jamais crié victoire de peur que ça me porte malchance.

Dans la bouche de Salvatore Adamo : *Et j'ai crié, crié, pour qu'elle revienne. Et j'ai pleuré, pleuré, j'avais trop de peine.*

On trouve criardes les langues qu'on ne comprend pas, celles dont la musicalité est différente de la nôtre, dont les accents toniques nous semblent mal tombés. On retrousse le nez, on fronce les sourcils. C'est une façon détournée de manifester notre mépris, moins pour une langue que pour l'étranger.

On m'a appris très jeune l'histoire du garçon qui criait au loup. Je ne l'ai pas oubliée, ni celle de la chèvre évadée de l'enclos de M. Seguin et qui meurt d'avoir voulu être poète pour connaître la liberté.

Parfois, comme Lol V. Stein, je m'ennuie à crier.

Dans *écrire*, il y a « cri » et il y a « rire ».

Quand les enfants crient, on ne sait pas toujours s'ils pleurent ou s'ils rient.

J'ai écrit des livres qui étaient des larmes, mais je n'ai pas écrit de livres qui étaient des cris, sauf un, et il n'a pas encore été publié.

Les critiques littéraires apprécient la littérature qui vocifère. C'est qu'ils sont eux-mêmes incapables de le faire. Comme les adolescents dont le goût pour la musique *hard* est une façon de révéler les couleurs de leur monde intérieur.

C'est dans mes rêves que je crie le plus souvent. Mais le plus souvent, c'est sans réel succès.

Dans la dystopie d'Orwell, les cris sont interdits, comme dans la Russie de Staline et les camps nazis. Dans nos sociétés civilisées, crier est le plus souvent quelque chose qu'on punit.

En anglais, on dit : *To scream like a banshee*. Je ne connaissais pas cette expression. Je viens de la trouver sur le Web. On dit aussi : *To scream like a pig*.

Crier comme un aveugle, un damné, un enragé, un fou, un perdu, un putois, un sourd, un veau. On a l'embarras du choix.

Je n'ai jamais tiré dans la foule ni crié en public sans raison, simplement parce que le cri était là et qu'il était prêt. Je

l'ai retenu bien comme il faut et, quand le cœur m'en dit, je vais vérifier s'il est encore là couché quelque part au fond de moi.

J'ai parfois crié parce que tous les mots me semblaient avoir été épuisés. Je ne sais pas si c'est pour cette raison qu'on dit que les filles crient, parce qu'un jour elles ne peuvent plus parler.